



Youssef Haïdar L'ARCHITECTE ORFÈVRE

■ Il est peu de gens qui laissent une impression aussi agréable à leur interlocuteur dès la première rencontre. Youssef Haïdar est de ceux-là, rares, qui avancent dans la vie sans gants ni masque. Son métier? C'est aussi sa passion, dévorante depuis presque toujours. Ses constructions se suivent sans se ressembler, même s'il y a entre elles une ligne directrice, un lien indicible, qui les ferait saillir entre mille. Zoom.

Loin d'avoir pris la grosse tête à la suite de ses nombreux succès, Youssef Haïdar a su rester celui que l'on devine qu'il a toujours été. Sympathique, ouvert, avenant, à contre-courant. En somme, le bon ami qu'on a tous envie d'avoir.

Son bureau d'architecture est situé dans l'un des derniers quartiers traditionnels d'Achrafié, au premier étage d'une vieille bâtie élégante et discrète. Youssef Haïdar raconte, désolé, que le bureau, et l'immeuble avec, vont bientôt disparaître, pour laisser la place à une autoroute. «Je ne sais pas au juste à quoi elle sert, cette route, d'ailleurs...», jette l'architecte, mi-amusé, mi-irrité. C'est que pour lui, l'architecture est avant tout synonyme d'art, et, à partir de là, annuller le beau dans Beyrouth lui est difficilement supportable. Quand on jette un œil sur les travaux déjà accomplis par Youssef Haïdar, au Liban ou ailleurs, on voit bien que sa précision d'orfèvre se marie mal à l'anarchie ambiante en matière d'urbanisme. Du musée

du savon, conçu avec sa compagne Nada Zeiné, aux différentes mosquées, en passant par les projets privés, et, pour finir, l'actuelle rénovation de la Maison jaune, il ressort une caractéristique devenue rare de nos jours: l'amour du détail.

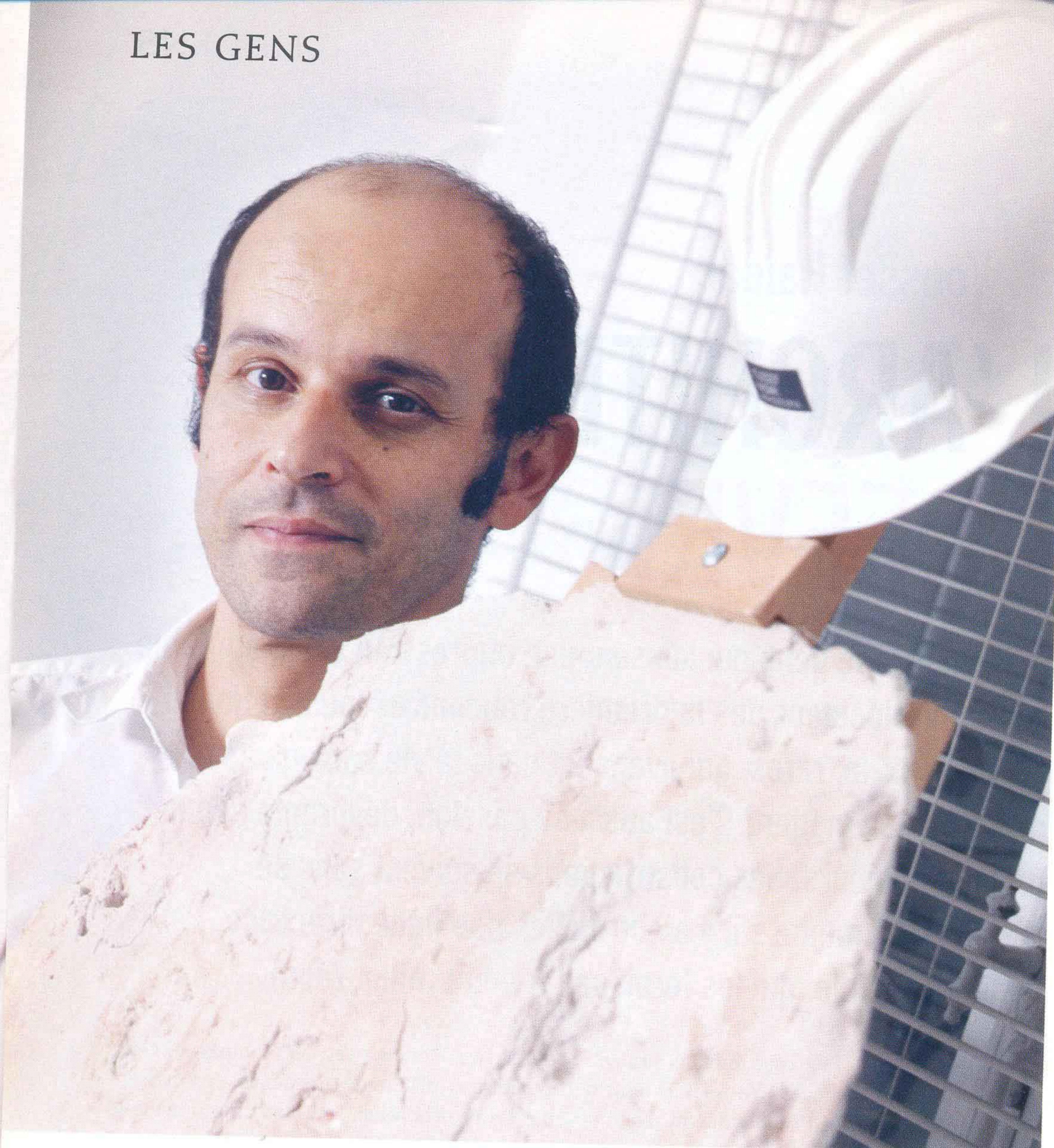
Rien pourtant ne prédestinait Youssef Haïdar à son métier: cet ancien élève du Grand lycée, détenteur d'une mention très bien au bac, série C, aurait aussi bien pu entrer dans n'importe quelle grande école française ou autre, et briller en Polytechnique ou Ponts et Chaussées.

Mais ce serait mal connaître le personnage que de l'imaginer suivant tranquillement un chemin tout tracé. L'enfant qui s'amusait à se construire des univers à lui dans le jardin de ses grands-parents se voyait mal, adulte, se ranger aux choix évidents. Tant et si bien que Haïdar raconte avoir choisi l'architecture par hasard... Alors qu'il assistait à un forum d'orientation au Centre culturel français, une photo l'interpelle: des jeunes en train de dessiner, appliqués. Il se dit: «c'est là que je veux aller!». Et c'est là qu'il est parti, à l'Ecole d'Architecture de la Villette, en France. Nous sommes en 1983, le Liban ne va pas si bien, et Youssef Haïdar n'a qu'une hâte: quitter cet enfer. Pourtant, il est resté très attaché à son pays, très engagé ►

Ancien du Grand lycée

Youssef Haïdar, ancien élève du Grand lycée, détenteur d'une mention très bien au bac, série C, aurait aussi bien pu entrer dans n'importe quelle grande école française ou autre, et briller en Polytechnique ou Ponts et Chaussées.

Milad Ayoub



«Un seul projet toute sa vie!»

Pour Youssef Haïdar, un projet d'architecture c'est une continuité. «L'architecte fait un seul projet toute sa vie! Je continue une même œuvre depuis toujours, à travers divers supports. On construit soi-même en parallèle».

Youssef Haïdar a une préoccupation essentielle dans son travail: la lumière. Il parle d'obsessions: il faut que l'espace soit vaste, que la lumière soit généreuse. Pourtant, l'architecte avoue ne pas avoir d'a priori en matière de construction. Il explique que nous sommes à une époque où tout est possible, mais que l'essentiel est que ce que l'on fait garde quand même un sens. Il adorerait par exemple qu'il y ait une grosse crise de l'immobilier, «pour arrêter de construire tout n'importe quoi!». Par ailleurs, le travail de Haïdar, de son propre aveu, est profondément ancré dans le contexte du pays, même s'il réussit à se démarquer par un travail ciselé. Il avoue refuser des projets qui ne lui ressemblent pas; par contre, il peut être très généreux, en temps, mais aussi en passion, avec ceux qui apprécient ce qu'il fait...»

Musées, mosquées...

Les projets se suivent et ne se ressemblent pas dans un Liban en pleine ébullition post-guerre civile. L'empreinte de Youssef Haïdar est déposée sur de nombreuses constructions, de nombreux musées et beaucoup de mosquées qui semblent sculptées plus que simplement construites.

► aussi, mais pas du tout comme on peut le croire. La politique, il ne s'en approchera jamais. Lui, c'est plutôt en se portant bénévole à la Croix-Rouge qu'il a défendu ses idéaux pacifiques.

En France donc, le jeune homme s'épanouit complètement dans la voie qu'il s'est choisie, et qui a certes fait grimacer ses parents, tous deux travaillant dans l'enseignement et tous deux un rien conservateurs, pour qui le monde de l'art est resté longtemps étranger. Pourtant, c'est bien dans ces études-là que leur fils se sentira, selon ses propres termes, «libéré». «J'ai toujours eu une identité francophone très profondément ancrée en moi. Je me suis plutôt facilement intégré en France. Je me sentais chez moi». De plus, dans le monde des

Beaux-arts, et de l'architecture, à la Villette, Haïdar se savait entouré de ses pairs, de personnes aussi passionnées que lui, pour le beau, les lignes pures et le fini soigné. Pourtant, dès la deuxième année d'études, le soutien financier de ses parents va lui manquer cruellement, pour cause de dévaluation de la livre libanaise. De l'étudiant confortablement installé, le jeune homme apprend dorénavant à faire des coudes pour rester sur place. Il fait de la plonge, des petits métiers, des chantiers; il traîne des balluchons et vit dans un 5 m². Bref, les choses n'ont pas toujours été faciles pour lui, même s'il se fait entre-temps beaucoup d'amis, de tous horizons confondus, des plombiers comme des artistes ou des architectes comme lui.

Il se rêvait chef d'orchestre!

Plutôt de bonnes années donc, à Paris, où il commence aussi son bout de chemin dans son métier, tout en se passionnant en parallèle pour un tas de choses, comme la peinture ou encore la musique. Le hasard le rappelle au Liban, qu'il rechignait encore à rejoindre,

malgré la fin des hostilités depuis 1990. Il a été contacté, en 1994, pour un projet d'architecture pour l'Université libanaise, «un projet pas génial», avoue, amusé, l'architecte. Deux mois étaient prévus à la base pour mener à bien son projet; seize ans plus tard, il n'a pas bougé de Beyrouth.

A défaut d'avoir été attiré par le travail pour lequel il avait été convié, c'est plutôt la ville en elle-même qui le retient. La fascination pour le Liban renait comme cela, d'un coup sans prévenir. Celui qui se décrit comme quelqu'un d'assez radical dans ses choix prouve une fois de plus qu'il a raison de croire en son instinct. Et de le suivre jusqu'au bout. Les projets se suivent et ne se ressemblent pas, dans un Liban en pleine ébullition post-guerre civile.

L'empreinte de Youssef Haïdar est déposée sur de nombreuses constructions, de nombreux musées et beaucoup de mosquées qui semblent sculptées plus que simplement construites.

Et dire qu'il se rêvait chef d'orchestre! «Il faut dire que, plus jeune, j'avais encore des



La mosquée
al-Omari.



Le projet de la réhabilitation
de la Maison jaune.



Ce qu'il en pense

■ Plan d'urbanisation de Beyrouth: «Il y a certainement un plan de sauvetage possible de Beyrouth. Mais avant tout, il faut qu'il y ait une volonté réelle, et une prise de conscience profonde. Il faut travailler de manière radicale et chirurgicale, au cas par cas, ponctuellement. La souffrance d'une ville comme Beyrouth c'est la généralisation. Or, il y a des spécificités à prendre en compte. On en parle beaucoup entre collègues, on en parle aussi aux autorités, au ministère de la Culture... Il faut garder de l'espoir».

■ Relation architecte/client: «C'est l'amour/haine en continu! (Rires) Non, c'est en général une belle relation. J'ai des clients que j'adore et qui me traitent de tous les noms! Il y a quelque part une addiction, mais aussi beaucoup de complicité. Il est nécessaire qu'on ait des clients visionnaires, de véritables maîtres d'ouvrages... Mais ce n'est pas très courant».

■ Niveau de l'enseignement des Beaux-arts au Liban: «Il y a certainement un très bon niveau d'enseignement de l'architecture. Mais on a tendance à se scléroser un peu. Il y a un manque de développement de la créativité. C'est, à mon avis, le plus à atteindre au Liban. La créativité s'enseigne, s'apprend, contrairement à l'idée reçue qu'elle est innée. Il faudrait insister dessus un peu plus dans les cursus universitaires».

cheveux», plaisante notre homme, «et je rêvais de me voir, hirsute, comme les chefs d'orchestre passionnés, en train de guider une composition musicale...».

Ce qui retient Youssef Haïdar au Liban, il faut le dire, ce n'est pas seulement le pays et ses habitants. En tout cas, pas n'importe lesquels de ses habitants. Il vit depuis 15 ans avec Nada Zeiné, une architecte comme lui, simple et joviale, décontractée, qui lui ressemble forcément un peu. Ensemble, ils exécuteront le musée du savon, et celui de l'Université américaine. Il découvre aussi les joies de la paternité, sans être lui-même «géniteur», comme il le dit, des enfants de sa compagne. Zeid et Walid assouviront pleinement son besoin de paternité.

Il est ainsi, Youssef Haïdar, sans a priori, sans faux-semblants, limpide et drôle. Une vraie bouffée d'oxygène, qui change de la langue de bois que beaucoup de Libanais manient avec ferveur! ■ JOUMANA NAHAS